

LE TEMPS

Philosophie Samedi 26 septembre 2009

Badiner avec la luxure

Par Mark Hunyadi

Simon Blackburn furete, sans esprit de système, dans la littérature consacrée au plaisir sexuel. Avec un message qui donne un titre à son ouvrage: l'«Eloge du désir sexuel».

Genre: roman

Réalisateurs: Simon Blackburn

Titre: Eloge du désir sexuel

Lust: The Seven Deadly Sins

Langue: Trad. de Nicolas Tavaglione

Studio: Markus Haller, 166 p.

On sait depuis au moins le VI^e siècle, où ils furent savamment consignés par les Pères de l'Eglise, que la luxure a été élevée à la dignité flatteuse de compter parmi les Sept Péchés Capitaux. Mais les Grecs n'avaient pas été en reste: à l'exception notable de Sappho, poétesse du désir sans fard, ils voyaient globalement dans le sexe une source de maux variés, allant de la déraison à la calvitie. Il est facile, sur ces bases, de suivre à la trace cette mise à l'index des voluptés charnelles jusqu'à la fin du XIX^e siècle par exemple, point culminant où «le désir sexuel devient la fascinante essence du mal, et la femme son alliée sournoise» – mais aussi jusqu'aux accès de puritanisme suscités à l'aube de notre siècle par l'affaire Clinton.

D'où vient cette méfiance, cette condamnation? D'où vient, d'une manière générale, ce souci du sexe? A la différence de Michel Foucault dans son Histoire de la sexualité, Simon Blackburn, dans son Eloge du désir sexuel, n'entend pas répondre à cette question. Loin des grandes hypothèses théoriques sur les liens entre sexualité, discours et pouvoir, Blackburn préfère fureter, sans esprit de système, dans la littérature consacrée au plaisir sexuel. Avec un message à l'appui, que vient souligner le titre un brin racoleur choisi pour la traduction française: les Presses universitaires oxoniennes avaient opté pour un plus sobre Lust: The Seven Deadly Sins, qui masquait davantage l'aspect plaidoyer conféré à ses propos par le sexagénaire philosophe britannique, professeur à Cambridge.

Car oui, c'est lui qui nous le dit, le plaisir est une bonne chose. Sur le ton d'une discussion de salon (certes, de niveau appréciable), Blackburn, en bon philosophe universitaire, part en quête d'une définition de la luxure, que ne recouvre pas la simple conception biologique comme excitation sexuelle, ou même comme anticipation des plaisirs génitaux. La luxure, libérée de toutes ses connotations culpabilisantes, c'est «le désir enthousiaste, le désir qui imprègne le corps, éprouvé pour l'activité sexuelle et ses plaisirs en tant que tels», un désir actif et vivant. Et il s'amuse: «Somme toute, à en juger d'après nos choix réels plutôt que nos discours édifiants, la luxure nous plaît bien.»

C'est muni de cette définition qu'il peut au fil de ses pages se gausser des invectives de saint Augustin ou du juridisme de Kant: «Kant tient le mariage pour un contrat autorisant l'un à utiliser les parties génitales de l'autre – il est donc heureux qu'il soit resté célibataire»; mais aussi la «sublime arrogance» de Freud, qui expliquait pourquoi rabaisser l'autre était essentiel aux plaisirs sexuels. Peut-être les pages les plus réussies sont-elles

celles consacrées à réfuter les théories de la psychologie évolutionniste, qui ne comprennent rien à la luxure; d'où la conclusion, bien plus brutale au demeurant que le développement qui y conduit: «La luxure ne vise pas la reproduction, mais une bonne partie de jambes en l'air.»

Mais le plus surprenant, ce ne sont pas ses ennemis qu'il fait défiler, c'est l'allié qu'il se trouve: Thomas Hobbes, philosophe du XVIIe siècle plus connu pour son apologie de la monarchie absolue que pour ses écrits libidineux. Et pourtant, il défend une conception de la luxure comme communion, ce qui suggère à Blackburn la notion d'«Unité hobbesienne»: je te donne du plaisir, tu prends du plaisir, je prends plaisir à ton plaisir. Il y a mutualité pure, ajustement réciproque, naissance d'un véritable nous. A considérer l'Unité hobbesienne, même comme simple possibilité, on se trouve loin des considérations assez lugubres de Freud ou de Sartre sur la nécessaire instrumentalisation d'autrui, son abolition, sa négation, etc. C'est pourquoi, au terme de ce qui est plus une promenade qu'un véritable essai, la conclusion peut s'énoncer: «L'unité hobbesienne est atteignable; quand ce n'est pas le cas, on peut au moins la rechercher; et si on ne peut la rechercher, on peut l'imaginer et en rêver. En la comprenant correctement, nous pouvons rendre la luxure à l'humanité.»

On soulignera encore l'élégance de la traduction due au Genevois Nicolas Tavaglione, qui rend à merveille le ton badin et allègre de l'ouvrage, dont la superficialité n'est, notons-le par souci de vérité, pas feinte. On regrettera toutefois que l'index, pour une fois qu'il y en a un dans un livre en français, soit si approximatif. Badin, peut-être, lui aussi.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA